

LES FEMMES DANS LE PROCESSUS REVOLUTIONNAIRE
PORTUGAIS

L'enjeu de la révolution portugaise pour les femmes, telle que je la percevais au lendemain du 25 Avril se résumait en quelques questions très simples, relevant toutes de la liaison possible et nécessaire entre socialisme et féminisme.

D'abord, s'agirait-il d'un projet bien planifié, technocratique au besoin, dont nous soupçonnions les limites et l'emprise des modèles étrangers ou, au contraire, s'agirait-il d'un véritable soulèvement du peuple où les mots quotidiens de pain, maison, santé, emploi, détente, bonheur que les femmes connaissent et savent manier comme personne d'autre auraient pour une fois droit de cité?

En allant plus loin; cet événement tout neuf qui venait de se produire allait-il s'estomper dans la compétition pour le pouvoir, dans une grande épreuve de force toute masculine ou, au contraire, amènerait-il une possibilité unique de cohésion où l'on puiserait l'élan et l'imagination pour créer des structures nouvelles et changer la société de fond en comble?

En regardant les pourparlers des militaires et des hommes politiques pendant les premières semaines, on se demandait si les femmes seraient acceptées au fur et à mesure des besoins (une nouvelle forme du marché de l'emploi, n'est-ce-pas?) où si, au contraire, tout d'emblée elles seraient les partenaires à égalité des hommes dans le processus révolutionnaire comme elles l'étaient dans tous les aspects de la vie?

Cette question ne pouvait que déboucher dans une autre à laquelle seules les femmes (chacune de nous, toutes ensemble) pouvaient répondre; allions-nous devenir les instruments dociles des nouveaux appareils du pouvoir et mimer la société des hommes ou voulions-nous, étions-nous capables d'introduire dans le processus des éléments nouveaux, découlant de notre propre expérience et savoir de femmes, et collectivement aider à bâtir une nouvelle société de femmes et d'hommes libres?

Ces questions ne sont pas nouvelles. Je ne vais pas les aborder ici d'un point de vue abstrait, mais plutôt à partir de l'expérience, même si cette expérience doit être dite à travers une synthèse personnelle *et limitée.*

Développement ou libération?

Dès le début de la révolution, il fallait planifier, programmer, mettre en place des institutions capables de faire remonter l'économie et de donner l'encadrement nécessaire à l'égalité d'opportunités pour tous. De là à penser - sans solution de continuité avec le passé - en termes de la trilogie "économie/technologie/progrès", il n'y avait qu'un pas.

Les "plans" se succédaient, les uns plus réalistes que d'autres, mais tous porteurs de l'économie comme axe fondamental. Il n'y a eu qu'une ou deux petites percées - introduites, d'ailleurs, par des femmes - essayant d'encadrer l'économie dans le projet social. Nous avons parlé de droits sociaux, de transformations qualitatives qui changeraient la façon de vivre et qui n'auraient pas été d'un trop grand poids dans le budget. Nous avons vainement essayé de dépasser le support idéologique du développement qui engendre toutes les dépendances dont chaque société, au fur et à mesure qu'elle secrète ses nouvelles formes, devient plus consciente et veut s'en libérer.

Pourquoi cet échec? Beaucoup de raisons seraient nécessaires pour une analyse adéquate. Deux retiendront notre attention.

Fundação Cuidar o Futuro

Il ne s'agissait pas, en fait, du développement conçu en termes traditionnels. La grande montée populaire qui explosait partout n'était pas seulement un besoin d'avoir plus à travers, par exemple, les revendications salariales, mais le désir collectif de renverser l'ordre économique et social établi. Si l'on pouvait parler de développement à ce moment-là il ne saurait être question que de concepts tels que le groupe Lebrét les a définis: "la capacité qu'a une société de faire face, de façon créatrice, à sa propre évolution historique".

Cela, les femmes étaient en mesure de le comprendre et, en fait, elles l'ont compris. Il s'agissait d'un véritable mouvement de libération dont les femmes sentaient dans leur condition même les résonances les plus profondes.

C'est vrai qu'une grande masse des femmes paysannes était analphabète, marginalisée par l'élite intellectuelle ou technocratique. Au Portugal, comme un peu partout, les femmes sont main-d'oeuvre de réserve avec laquelle l'économie peut jouer à n'importe quel moment. Mais ayant appris avec leur expérience millénaire que toute naissance suppose une ^{gestation} ~~gestation~~, les femmes reconnaissent l'instant de cette naissance et sont souvent les premières à dénoncer

l'injustice, à secouer le système "modernisant" où l'on pouvait si facilement s'enliser. Leur vocabulaire est sûrement réduit, leur scolarité minime ou non-existante mais elles savent dire le mot libération et vivre sa réalité. Cependant, elles ne sont pas écoutées, elles sont (comme le dit si profondément le rapport de la FAO pour la Conférence de Mexique 74), "socialement invisibles".

Une autre remarque s'ajoute à celle-là. Parce que la libération était une mouvance de toute la société, qu'elle était en train de la défier de ses mythes et de faire jaillir l'originalité même du peuple, elle était généte pour beaucoup. C'était donc plus facile de s'en tenir aux manuels classiques de tous bords, les uns plus techniques, les autres plus politiques.

En effet, il fallait changer non seulement les rapports de production mais les buts mêmes de la production - que produire? pourquoi? comment? Qui l'aurait su mieux que les femmes, ces paysannes et ces ouvrières qui s'en connaissent aux priorités? pour ne pas parler des femmes apparemment sans voix, les consommatrices, proie facile de tous les aiguillages économiques? Nos paysannes n'étaient pas seulement le gros pourcentage de la main-d'oeuvre agricole. Une guerre coloniale de treize ans et une émigration masculine issue surtout de la campagne pauvre ont fait de ces paysannes des "femmes d'affaires" qui s'en connaissent à leurs métiers et qui sont capables d'établir à l'échelle de leur région les priorités authentiques de la production agricole et alimentaire. Nos ouvrières (remplissant presque totalement les effectifs du textile, de la confection, des industries alimentaires et de l'électronique) ont été parmi les premières à dénoncer l'esclavage de cette période planétaire au XXème siècle - dans leur lutte elles ont mis radicalement en question les multinationales sans connaître tout le débat international à cet égard. ² Voilà une occasion manquée de dépasser le développement pour accéder à la libération, de secouer la dépendance pour entrer dans l'inter-dépendance. Y en aura-t-il d'autres?

Démocratie bien rangée ou révolution?

Le 25 Avril était cette espèce de fête spontanée, de fraternité retrouvée où tout semblait renaître. Mais comment allait-elle se définir, cette société nouvelle?

Au Portugal et ailleurs, on nous a vite mis à l'école de la démocratie - on

parlait pendant ces mois-là de "la jeune démocratie portugaise", "d'apprentissage de la démocratie". Or ces catégories politiques sont complètement balayées dans un moment révolutionnaire.

Il ne s'agissait pas du renversement d'un gouvernement ni même de changement de régime. L'enjeu était beaucoup plus profond. Il était "universel, global et radical" - et c'est pourquoi il était à juste titre révolutionnaire. Il touchait tous les gens, toutes les couches sociales, toutes les générations, toute institution. Il concernait tous les types de rapports, en en finissant avec les limites et en enchevêtrant davantage la trame de la vie sociale. Il allait au fond des choses, en ébranlant les systèmes figés, en secouant les droits acquis, en ôtant les sécurités nées des privilèges. Nous avions partie jouée avec une complexité de mouvements sociaux dont chacun serait, par lui-même, générateur d'une révolution avec sa logique interne.

Mais vite, trop vite, avant qu'une telle analyse eut été esquissée, a commencé "le jeu de cartes qu'un roi fou a inventé" - cet arbitraire du pouvoir que Claudel a si poétiquement dénoncé. La lutte pour le pouvoir, la sloganisation des grands buts à atteindre, l'^{effritement} ~~étroitesse~~ de l'unité s'installaient comme expressions ^{inéluctables} de la marche vers la démocratie.

Fundação Cuidar o Futuro

Dans la radicale mise en question de la société, les femmes n'étaient pas muettes. Leur apparente soumission est disparue. Les femmes ont participé de façon frappante aux tendances d'extrême-gauche, celles qui mettaient le plus en cause tout le système.

Mais Souvent, l'enthousiasme révolutionnaire des femmes était éméché de ce romantisme même avec lequel leur condition de femmes avait été nourrie. Il n'amenait pas à des propositions concrètes, à des buts et stratégies cohérentes, à une persévérance dans l'action entamée.

On voulait autre chose mais on piétinait dans de vieilles habitudes. On voulait tout changer mais on minimisait ce petit geste à portée de la main qui serait détonnateur dans le système. On voulait libérer la société de toute domination mais on avait de la peine à se conscientiser soi-même et à sortir de son aliénation de femme. On voulait des rapports nouveaux où "l'homme ne soit plus l'opresseur de l'homme", mais on gardait pour le bon moment la ruse, cette arme éternelle qui nie du dedans la liberté même de la femme.

Les limites sont dites, mais il reste à étudier tout ce que les femmes ont exprimé pendant ces deux ans. Parfois, en regardant des reportages de télévision pris sur le vif, je ne pouvais m'empêcher d'écouter avec étonnement ce déferlement de la parole chez les femmes. Tout un programme y était qui aurait, en fait, changé la société - mais qui les écoutait?

Et le moment où la révolution s'est traduite en lutte pour le pouvoir, une grande masse de femmes s'en est désintéressée. Il fallait être agressive et on avait appris à être douce. Il fallait savoir ce que l'on voulait exactement et on avait trop de rêves pour qu'ils puissent se caser quelque part. Il fallait accepter pendant un temps cet envahissement quotidien, 24 heures sur 24, de toute la vie par le politique et, oui, on avait été habituée à ranger chaque chose dans son tiroir. Il fallait reconnaître la portée collective et publique de toute action et, hélas, on était trop enfermée dans le domestique et le privé pour s'y abandonner.

J'ai l'impression - ce n'est pas une analyse ni même encore une opinion - qu'à partir de tout cela a commencé à fonctionner le frein conservateur des femmes. On leur avait parlé de démocratie et de tous ses bienfaits et voilà que le prix de tout ce qui était essentiel augmentait. On leur avait dit que c'était une politique de vérité, mais est-ce que la vérité peut résister à la faim, à la pénurie, à la lenteur languissante des services publics? Leur belle révolution, les femmes l'ont vue ainsi réduite à une lutte tenace pour la survie quotidienne. Faut-il s'étonner si elles s'en méfient maintenant?

Des femmes, une force d'appoint ou une énergie nouvelle?

Suis-je en train de dire que les femmes ont plutôt subi les sursauts de la révolution qu'agi sur son déroulement? Ma réponse est ambiguë, car c'est oui et non.

En effet, les femmes ont amené aux changements de la société leur présence engagée. Dans un pays comme le Portugal où le pourcentage d'hommes et de femmes diplômés par l'Université par rapport, respectivement, à la population active masculine et féminine est exactement le même (1,1%), les femmes ont été prises dans ce mouvement social global, et souvent à des postes-clés (car, contrairement à ce qui arrive dans des pays hautement industrialisés, une fois dépassé de seuil de l'éducation universitaire on ne peut pas parler de discrimination à l'encontre des femmes).

On a vu les femmes à tous les carrefours du changement social. Elles ont mené le combat à côté des hommes; elles ont occupé des locaux de travail pour y installer un contrôle ouvrier dont elles sentaient le besoin de par l'injustice dont elles étaient victimes sans (heureusement!) avoir leurs têtes remplies de théories toutes faites; elles sont venues dans la rue pour manifester, le temps d'une pause entre leurs deux métiers, les ^{responsabilités} professionnelles et les responsabilités familiales; elles ont été pour beaucoup dans l'enracinement des partis dans toutes les couches sociales, car, pour la première fois, le politique semblait devenir l'affaire de tout le monde et entrer à la maison par la porte, les fenêtres de la télévision et des journaux; elles ont rouspété au marché, se sont disputées avec ceux qui vendaient à des prix spéculatifs. Oui, on aurait pu parler d'une totale égalité des hommes et des femmes dans la révolution.

Et, pourtant, cette image n'est pas totalement vraie. Car les femmes ont été aussi utilisées, manipulées, pour servir les buts que les mandarins de toute tendance se sont désignés. Un exemple: des femmes, dans une entreprise agricole à direction collective, sont interviées pendant que couchées sur le sol elles recueillent les olives que le chef de l'équipe (un homme, naturellement!) fait tomber de l'olivier qu'il secoue, debout, tout à son aise. On leur demande ce qu'elles pensent du changement dans leur travail, du départ du patron latifundiaire, de la direction collective. Je relève deux remarques seulement qui me viennent à la tête: "ah! oui, maintenant on a tous le même salaire: tous les hommes 190 escudos, toutes les femmes 140 escudos!"; Et une autre qui dit en passant: "Oui, c'est vrai, c'est bien différent, jusqu'à l'occupation on avait un patron, maintenant on en a huit..."

Ce n'est peut-être qu'un épisode mais il révèle qu'à l'intérieur même de la révolution les femmes ont été une force d'appoint importante mais que l'égalité n'a été réellement qu'à des moments précis, tels que les élections (le sexe de l'électeur n'étant pas marqué sur le bulletin de vote!), les grandes manifestations, les points-clés de changement d'aiguillage. Pour le reste, on faisait appel aux femmes quand c'était nécessaire, mais il fallait qu'elles suivent de loin les leaders masculins. Dans les grands moments de crise politique, les négociations "au sommet" se passaient toujours entre hommes. Au début cela paraissait naturel, étant donné que les forces armées détenaient constitutionnellement le pouvoir suprême. On se disait, parfois, en riant, qu'à l'institutionnalisation des forces armées comme pouvoir corres

Fundação Cuidar o Futuro

maison pour recommencer une autre journée de travail savaient que quelque chose n'allait pas. Le moment où les plus engagées dans la révolution ont reconnu dans leur vie qu'elles étaient utiles aux "conquêtes démocratiques" mais qu'elles devaient laisser la démocratie sur le pallier de leur maison, un lent mouvement souterrain a commencé. Ces femmes ouvrières ont découvert ce que nos trois écrivains célèbres, "les trois Marias" avaient dénoncé déjà avant la révolution: "Les hommes se divisent en hommes et en seigneurs. Mais ~~des~~ femmes tous les hommes sont seigneurs" (1).

Un autre groupe faisait la même démarche plutôt par voie analytique et intellectuelle - les femmes journalistes et un bon nombre de femmes diplômées d'Université. Ce groupe socio-culturel a saisi dès le début de la révolution la profondeur des questions qui leur étaient posées. Leur passé de réflexion et d'analyse sociale les amenait à reconnaître dans l'élimination de l'oppression des femmes un des noeuds d'une révolution véritablement universelle. Ce qui se passait au fil des jours, la succession ininterrompue des événements, l'impossibilité presque totale de se faire entendre (par exemple, les femmes journalistes avaient d'énormes difficultés à faire passer leurs articles), les affirmaient dans la conviction qu'elles avaient une immense tâche devant elles. *Fundação Cuidar o Futuro*

Il ne s'agissait pas d'une "libération" des femmes en termes de luxe intellectuel bourgeois mais plutôt de réalités bien concrètes. Il fallait en finir avec l'exploitation accrue des femmes dans le travail professionnel - différenciations salariales, réduite possibilité d'accès aux postes de responsabilité, exclusion presque totale des centres de décision, volant de main-d'oeuvre dans le marché du travail pour les périodes de chômage, enfin, tous les maux que connaissent les femmes dans tous les pays... Il fallait repenser autrement le travail non rémunéré à la maison - tant au niveau de la répartition des tâches ménagères entre hommes et femmes qu'au niveau du leurre que représentent tous les gadgets électro-domestiques rendant les femmes esclaves de nouvelles opérations automatiques. Il fallait voir de plus près la signification et le contenu de la vie communautaire dans la famille et la redécouvrir dans une perspective plus large (encadrée dans d'autres rapports) et plus profonde (~~des~~ liens d'affection et non d'habitude). C'était,

(1) "in "Nouvelles Lettres Portugaises", par Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, Maria Velho da Costa, 1974, du Seuil, pg. 69-70.

en fait, la famille nucléaire isolée, où les enfants sont coupés du contact avec les vieux, où l'on se côtoie sans se partager la vie, qui était en cause. Il fallait aussi parler ouvertement de la sexualité nous fondant en humanité aussi totalement que la rationalité et en dégager les conséquences - en finir avec la femme-objet et la femme-poupée pour que s'établissent des rapports entre personnes; dénoncer tout ce qui est exploitation de la femme dans sa sexualité, esclave utilisée et abandonnée en proie à la solitude devant de grandes décisions concernant le droit à la vie.

Il fallait rompre le cercle mère-enfant de façon créatrice, non seulement pour que la femme puisse "faire autre chose" mais pour qu'elle ne devienne pas, à son insu, mère possessive engendrant de nouveaux tyrans qui à leur tour la domineront à elle et à d'autres êtres humains - il s'agissait de trouver des moyens pour que la collectivité prenne en charge tout ce qui découle d'une maternité choisie pour qu'elle soit librement vécue.

Il fallait créer des modes nouveaux d'existence communautaire où les femmes ne portent plus toutes seules la responsabilité de tâches de soins aux malades, aux vieillards, aux handicapés, et où des institutions collectives puissent rendre des services qui soulagent les femmes et ceux avec qui elles partagent leur vie.

Les femmes de ces deux groupes se sont ainsi rencontrées dans leurs aspirations. Je crois que le phénomène souvent décrit par Edgar Morin comme fusion entre l'onde large et l'onde de choc a eu dans ce cas une expression réelle. Deux mouvements sociaux différents à l'origine et s'exprimant différemment vont se renforcer et se fondre dans une même réalité sociale. On peut ainsi parler des femmes comme d'une classe bio-sociale traversant les distinctions rurale/urbaine, salariée/cadre, travailleuse manuelle/travailleuse intellectuelle.

Est-ce que cette réalité est déjà toute présente? Bien sûr que non. Elle émerge à peine, un des freins les plus puissants étant le mécanisme si connu chez les femmes de jouer double jeu - la femme affranchie de ses servitudes là où cela leur convient, la femme soumise quand cela devient plus confortable. C'est donc à l'intérieur même de la classe bio-sociale des femmes qu'un processus de véritable auto-détermination est nécessaire. Ce processus n'est pas, à mes yeux, un à-côté par rapport au processus révolutionnaire mais plutôt un élément-clé de ce processus. Pourquoi?

Parce que si les femmes vivent leur propre libération et savent trouver la

liaison profonde entre leur propre oppression et l'oppression de toute une société, c'est le type même de société qui est mis en cause. C'est la seule chance pour qu'en fait tout soit restructuré de fond en comble. Car la servitude des femmes touche la qualité de la vie, les grandes questions de la liberté réelle (et non seulement formelle ou juridique) de tous les hommes, le style de rapports dans la société, le pourquoi et le comment, le sens et la forme de tout comportement politique. C'est pourquoi les femmes qui s'en prennent ainsi à la révolution représentent, sans le désirer, un pouvoir subversif, non pour renverser "le" tyran mais pour détruire les Mythes et les mensonges et nous amener à une société toute neuve. Leur "pouvoir" ne sera plus un pouvoir mais une expression de culture, de récréation de la vie et de ses expressions. C'est à de moment-là qu'elles peuvent dire:

"... Nous appellerons enfants
 Les enfants, femmes les femmes et hommes
 Les hommes. Nous appellerons un poète pour gouverner
 La cité..." (2).

Fundação Cuidar o Futuro

(2)in "Nouvelles Lettres Portugaises", pg. 73.